



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

L'odyssée d'un jeune « Marsouin »...

# Une si courte guerre !

(octobre 1944 - mai 1945) par Martial VILLEMEN.

C'est à l'obligeance de l'auteur, M. Martial VILLEMEN et à celle du Colonel FOURNIER MONTGIEUX, Directeur Général de l'Association RHIN et DANUBE, que nous devons la publication dans « Le Lien » des pages qui suivent. Nous les remercions vivement l'un et l'autre.

Mon pays natal (Plombières-les-Bains, Vosges) où je me trouvais alors en vacances universitaires, ayant été libéré par la 7<sup>e</sup> Armée des Etats-Unis, le 18 septembre 1944, j'ai pu, comme à peu près tous les jeunes de mon âge, faire un peu de service auxiliaire, sous le brassard F.F.I. à une époque où l'avancée foudroyante de nos libérateurs s'était faite si rapide qu'ils prenaient à peine le temps de couvrir les flancs de leurs unités blindées montant vers Epinal.

Le 1<sup>er</sup> octobre, nous commençons à nous rendre compte que nous n'étions plus utiles sur place, car la pénétration de la 7<sup>e</sup> Armée s'était renforcée et ne se bornait plus aux raids de ses blindés.

Des affiches multicolores étaient apparues en divers points de la ville. Elles vantaient l'engagement dans des unités diverses de l'Armée française, en précisant l'adresse des bureaux où l'on pouvait se présenter. C'était à Vesoul, en Haute-Saône qu'ils se trouvaient tous.

Pour ce qui me concernait, le déclic dut se produire le jour où une jeep s'arrêta près de moi pour me demander un renseignement. J'allais m'adresser en anglais aux militaires lorsqu'ils me posèrent leur question en français... Ils portaient l'ancre de marine. C'étaient les premiers soldats français qui se présentaient à Plombières, en mission de liaison sans doute.

Je me souviens avoir regardé, sur un panneau d'affichage, au bas de la montée à mon école d'adultes (un panneau d'affichage existe toujours en cet endroit), un placard (jaune dans mon souvenir), sur lequel se détachait une ancre de marine; il s'agissait, bien entendu, de l'affiche de la 9<sup>e</sup> Division d'Infanterie Coloniale.

Avec quelques camarades, nous avons parlé de notre départ éventuel. Puis, peu à peu, nous prenions, chacun pour soi, notre décision. Je passerai rapidement, mais je tiens à la mentionner car j'éprouve à son égard beaucoup d'émotion et de respect, sur la réponse que me fit ma mère (veuve et dont j'étais l'enfant unique, posthume de surcroît), lorsque je lui annonçais ma détermination à m'engager. « Fais ce que tu crois bon de faire ». Quel affreux serrement de cœur dut-elle ressentir en cet instant... mais avec l'inconscience de la jeunesse, je n'en vis rien. Ce n'est que bien longtemps après que je compris toute l'étendue de son sacrifice.

Il fallait rejoindre Vesoul. Je m'enquis donc auprès d'un officier américain qui fit mettre à notre disposition pour le lendemain, un camion avec son chauffeur. Rendez-vous fut pris sur la place de l'Eglise.

## MON ENGAGEMENT A LA 1<sup>re</sup> ARMEE

Nous arrivions dans l'après-midi à Vesoul. Les bureaux d'engagement, des magasins réquisitionnés, se situaient presque tous dans la rue principale. Je ne me souviens plus de toutes les unités qui embauchaient; je sais seulement être entré avec tous les autres dans le « magasin » de la 9<sup>e</sup> D.I.C.

A nos questions, le capitaine de service répondit qu'il ne prenait d'engagements que pour les régiments de tirailleurs sénégalais, qu'il n'y avait pas de place ailleurs. L'effet de douche fut tel que nous ne restâmes que trois devant la table. Je voudrais rappeler les noms de ces deux camarades : André Petro et Jacky Bernard. Ils subirent tous deux le même sort : blessés et faits prisonniers. Ils sont l'un et l'autre morts depuis, mais, je me sens toujours très proche d'eux.

Nous nous regardâmes tous les trois et à 16 heures, nous signions notre engagement volontaire pour la durée de la guerre à la 9<sup>e</sup> D.I.C. Nous étions le 8 octobre. Un camion nous emmena, avec d'autres, vers notre nouvelle vie.

Le soir, nous étions à Orchamps-Vennes où nous restions quelques jours, toujours en civil, logés dans des granges et des écuries.

Le 12, un convoi de camions transporta tous les engagés qui étaient en attente, à Saint-Hippolyte,

puis nous étions divisés en compagnies : notre groupe fut dirigé sur Fleurey-les-Saint-Hippolyte où se trouvait la 6<sup>e</sup> compagnie du 4<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Sénégalais. Nous ignorions ce que l'on attendait de nous. Les Sénégalais étaient spontanément de grands copains et nous étions prêts à devenir leurs compagnons de combat. Nous n'avions aucune idée de ce qui allait se passer et dont nous allions être les acteurs : je veux parler de l'opération dite du « blanchiment » des troupes de couleur.

Les Sénégalais commençaient à souffrir du froid, pourtant encore bien modéré. Des cas de gelures aux pieds étaient déjà apparus dans leurs rangs.

Le 13, nous étions réunis par section. Chaque section dans le pré attenait à l'engrangement de la ferme où nous logions dans la paille. Sur l'herbe, s'alignaient les tirailleurs; devant chacun d'eux, un paquetage, avec les armes. Nous reçûmes la consigne de nous placer chacun devant son tirailleur; le paquetage était donc à nos pieds. Le sergent, chef de groupe, et l'aspirant, chef de section, nous inspectèrent pour vérifier que chaque engagé se trouvait en face d'un tirailleur à peu près de la même taille que lui. Chacun ramassa son sac marin, j'avais celui du tirailleur Malandiata.

Nous enfilâmes sur place les effets, impeccablement lavés par leur précédent propriétaire... Nous étions devenus des soldats. Les anciens se moquaient de nous gentiment, mais ils nous aidaient, en riant de grands coups, pour lacer nos guêtres de toile. Nous ne comprenions pas encore vraiment que nous allions les remplacer; mais quand on est volontaire pour se battre, on ne se pose pas tellement de questions.



L'enthousiasme des populations d'Alsace libérées.

Le lendemain, ils nous quittaient. Ils riaient très fort en montant dans les camions qui les emmenaient vers le soleil du midi.

Nous apprenions, quelques jours plus tard, que le 4<sup>e</sup> RTS était devenu le 21<sup>e</sup> RIC. Nous étions dans le 11<sup>e</sup> bataillon (Commandant Whitehouse - que l'on prononçait Vitouse!), 6<sup>e</sup> compagnie (Capitaine Brissot), 3<sup>e</sup> section (Aspirant Philippe), 7<sup>e</sup> groupe (Sergent Michel Alcaraz); tous nos cadres venaient d'Afrique du Nord.

Mon groupe était ainsi composé : Roger Blandier, né le 2 octobre 1923, domicilié à Beaucourt (Territoire de Belfort); Marcel Goujat, 25 août 1925, Amplepuis (Rhône); Jack Sire, 18 septembre 1926, Besançon (Doubs); Alcide Lorette, 8 janvier 1923, Tr... (Meuse); Jules Rousset, 10 août 1924, Besançon (Doubs); Maurice Vermot, 15 mars 1925, Audincourt; Roger Narcon, 29 avril 1925, Besançon (Doubs); Gustave Saintaubin, 17 février 1923, Greucourt (Haute-Saône); André Mention, 29 août 1925, Fraisans (Jura). Notre âge moyen ne dépassait pas 20 ans.

Du 13 octobre au 3 novembre, nous avons été préparés à la guerre. J'étais immédiatement nommé « fonctionnaire caporal » (c'est-à-dire faisant fonction de caporal).

La compagnie présentait les honneurs lors d'une prise d'armes à Maiche, le 1<sup>er</sup> novembre. Nous avions l'occasion d'apercevoir le drapeau du 21<sup>e</sup> RIC et son Colonel (Colonel Bourgund).

Des ambulancières et des marsouins qui s'étaient distingués lors de la prise de Toulon étaient décorés. notre défilé fut très applaudi. La population était en liesse.

On s'étonnera, rétrospectivement, du peu de temps consacré à notre préparation aux combats : vingt jours à peine ! je pense, très sincèrement, que cette hâte était impérieuse, car due à plusieurs raisons :

- premièrement, le commandement avait besoin de ce régiment, comme des deux autres RTS,
- deuxièmement, il n'avait pas l'intention de nous placer d'emblée dans des situations difficiles.

J'ai, après quelques hésitations, retenu l'expression « bon esprit » car elle permet à l'auteur de ces lignes de ne pas se décerner, à lui-même, un brevet de « courage » et aussi parce qu'elle correspond bien à ce que nous étions : des volontaires. — Troisièmement, il n'avait pas l'intention de nous placer d'emblée dans des situations difficiles.

Le besoin était évident. La 1<sup>re</sup> Armée ne pouvait se priver de ses 4<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> régiments de tirailleurs sénégalais. D'ailleurs, leur équipement était disponible. Il fallait s'en servir.

Notre bon esprit était bien réel. Une jeune troupe entièrement formée de volontaires, ayant des cadres aguerris puisque ayant fait le débarquement du 15 août en Provence, est, sans conteste possible, prête à assimiler rapidement les techniques du combat d'infanterie.

Le 3 novembre au soir, nous montions en ligne. D'abord, en camions, jusqu'à Noirefontaine, puis, sur les 10 derniers kilomètres, à pied. La ville de Pont de Roide était sur le front. Après quelques jours en réserve, nous prenions nos positions le 11 novembre, en traversant la localité, à la sortie nord de celle-ci, dans les dernières maisons sur la Nationale 437 qui se dirige vers Montbéliard au nord.

Notre baptême du feu se produisit dès la première nuit. Des tirs de mortiers se mirent à arroser les jardins où nous étions postés. Personnellement je tremblais littéralement... J'aurais été incapable de tirer s'il l'avait fallu. Seule, l'arrivée à découvert du sergent Alcaraz qui vint, calmement, faire le tour de ses hommes, me rendit un comportement normal.

Un jour (le 4 ou le 5), l'aspirant Philippe me fit venir et me demanda si, vu mes diplômes, je n'étais pas désireux d'aller à l'école d'officiers de Cherchell. Je n'eus pas longtemps à réfléchir car je souhaitais simplement rester avec mes camarades. De plus, je m'étais engagé pour faire la guerre en vrai et je pouvais alors craindre qu'elle ne finit avant que je ne revienne du stage de formation.

Le 14 novembre, c'était l'attaque. Nous quittions Pont de Roide sous la neige. Les chemins avaient été minés par les Allemands en repli. Par Autechaux, nous montions à Eucurey où nous arrivions le 17. La nuit se passa à même le sol, dans la boue et la neige, sur un plateau venteux où nous n'étions pas autorisés à allumer de feux. Au loin, vers le sud, nous voyions les grands panneaux lumineux qui matérialisaient la frontière de la Suisse.

Le 18, nous libérons Etupes. Le 19 Fesches le Chatel. De nuit, cette fois, nous gagnions Mézire, pour être à partir du 20 en ligne statique aux Forges de Mézire. Le 23, nous arrêtons un sous-officier allemand en civil. De temps à autre, arrivaient des obus de mortier. Tous n'explosaient pas, notamment ceux qui tombaient dans les jardins de la cité ouvrière des forges. Lors de la traversée des villages que nous libérons, nous étions accueillis par la population massée sur les trottoirs. Nous cheminions, l'arme à la main, en file indienne de chaque côté des rues et chemins. Nous étions acclamés comme des vainqueurs. On nous apportait tout ce qu'on possédait de bon à boire et à manger. En remerciements, nous distribuions des cigarettes.

Après Chavannes-lès-Grandes, ravagé par un combat de chars et absolument vide de tout civil, nous allions entrer en Alsace. On nous lut un













